

Relations industrielles Industrial Relations



ALBA, Victor, « *Le mouvement ouvrier en Amérique latine* », un volume, 258 pages. Collection Masses et militants, publié par les Editions Ouvrières, 12, Ave Soeur-Rosalie, Paris. Dépôt exclusif pour le Canada: Les Editions Ouvrières, 1019, St-Denis, Montréal. Prix de vente: \$2.50.

Gérard Dion

Volume 8, Number 4, September 1953

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1022930ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1022930ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des relations industrielles de l'Université Laval

ISSN

0034-379X (print)

1703-8138 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dion, G. (1953). Review of [ALBA, Victor, « *Le mouvement ouvrier en Amérique latine* », un volume, 258 pages. Collection Masses et militants, publié par les Editions Ouvrières, 12, Ave Soeur-Rosalie, Paris. Dépôt exclusif pour le Canada: Les Editions Ouvrières, 1019, St-Denis, Montréal. Prix de vente: \$2.50.] *Relations industrielles / Industrial Relations*, 8(4), 410–411.
<https://doi.org/10.7202/1022930ar>

Tous droits réservés © Département des relations industrielles de l'Université Laval, 1953

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LIVRES et REVUES.

ALBA, VICTOR. « *Le mouvement ouvrier en Amérique latine* », un volume, 258 pages. Collection Masses et militants, publié par les Editions Ouvrières, 12, Ave Soeur-Rosalie, Paris. Dépôt exclusif pour le Canada: Les Editions Ouvrières, 1019, St-Denis, Montréal. Prix de vente: \$2.50.

A la suite d'une année d'observation en Amérique latine pendant laquelle il nous a été donné d'étudier les groupements ouvriers de chacun des pays et de prendre contact avec leurs chefs, nous avions eu l'intention de publier le résultat de notre enquête. Nous ne nous sommes pas résolu à le faire à cause de la complexité du sujet et des nuances qu'il y aurait fallu apporter, car, bien qu'ayant plusieurs traits communs, les syndicats ouvriers de chaque pays possèdent des caractéristiques propres qui sont dues pour une bonne part aux circonstances particulières dans lesquelles chaque groupement a évolué et à l'empreinte qu'il a reçue de certains hommes. Un ouvrage de synthèse qui tente de couvrir en deux cent cinquante pages une quinzaine de pays est nécessairement incomplet.

Il faut féliciter l'auteur de l'avoir entrepris. A la suite d'une introduction qu'il intitule *Tout le poids du passé*, l'auteur a divisé son ouvrage en sept chapitres: le peuple et son histoire; oligarchie et caudillisme; la lutte au jour le jour; la révolution mexicaine; la lutte contre l'impérialisme; la démagogie des prétoriens; les problèmes de demain. En appendice, il y a mis une chronologie des événements, une bibliographie et des tableaux statistiques.

Cet ouvrage veut être plus qu'une synthèse historique du mouvement ouvrier en Amérique latine, il tente d'établir une théorie d'organisation syndicale pour ces pays. Ce n'était pas là une tâche facile, car l'Amérique latine manque de l'unité de milieu, de conditions économiques et sociales nécessaires pour en arriver à une telle fin. S'il décrit généralement bien l'évolution économique et politique de chacun des pays, ses sentiments anticléricaux et surtout ses préoccupations socialistes l'empê-

chent parfois de considérer toutes les réalisations qui ne sont pas selon ses conceptions et de porter des jugements qui soient toujours objectifs. C'est ainsi qu'il ignore complètement l'existence des mouvements sociaux-chrétiens du Chili et de l'Uruguay de même que les noyaux du syndicalisme chrétien de Colombie, du Chili, de l'Uruguay, de l'Equateur, etc. De plus il identifie partout mouvement ouvrier et syndicalisme.

Néanmoins il a marqué avec justesse comment chaque pays a été l'objet de l'exploitation du capitalisme impérialiste et il a bien saisi la position paradoxale dans laquelle se trouve l'économie latino-américaine qui ne peut se développer sans l'apport considérable de capital étranger. Il a aussi bien noté l'importance pour le syndicalisme ouvrier de ne pas mettre de côté les travailleurs agricoles et la nécessité de s'arrêter à penser les problèmes sudaméricains en fonction de leurs conditions particulières, lesquelles ne se retrouvent ni en Europe, ni en Amérique du Nord.

Nous ne sommes pas du tout d'accord avec lui quand il affirme que la faiblesse du mouvement ouvrier latino-américain dépend de son manque de conscience politique et qu'il préconise la politisation. Nous croyons, au contraire, que le manque d'organisation sociale et l'état d'anarchie économique, politique et culturelle dont souffrent ces pays sont dus pour une grande part à l'interférence de la politique dans tous les domaines. On n'en est pas encore arrivé à une spécification des fonctions: tout le monde fait de la politique et surtout les politiciens se servent de tout.

A notre sens, il n'y a pas possibilité d'organiser un mouvement ouvrier puissant et durable avec des formules faciles à résultats immédiats. Aussi longtemps que l'on ne se sera pas décidé à commencer par le commencement, i.e. à concentrer ses efforts sur la tâche humble et ingrate d'éduquer la classe laborieuse et de former des chefs désintéressés, convaincus et soutenus par des organisations de base existant autrement que sur le papier, les travailleurs malheureusement continueront à servir de tremplin aux politiciens qui exploiteront leur force au gré de leurs intérêts personnels et de ceux des étrangers.

Sans tomber dans l'espèce de messianisme ouvrier que professe l'auteur, nous croyons que le mouvement ouvrier

a un rôle à jouer dans le développement et le progrès des pays latino-américains. C'est un rôle absolument indispensable, mais complémentaire qu'il doit entreprendre avec la collaboration de toutes les autres classes de la société ainsi que de toutes les autres forces des nations concernées. La classe ouvrière pourra l'accomplir en demeurant elle-même et en améliorant sa situation à condition qu'elle accroisse sa confiance en ses propres ressources et qu'elle développe l'esprit de suite dans ses attitudes.

L'auteur termine son ouvrage en traitant de la collaboration intersyndicale entre pays latino-américains et des tentatives de formation d'un organisme à cette fin. Avec raison, il ne voit aucun avenir à la C.T.A.L. communiste. Il a, lui aussi, observé la méfiance des syndicats envers les fédérations patronnées par les nord-américains. Jusqu'ici ni la C.I.T., ni la O.R.I.T. n'ont réussi à provoquer des adhésions importantes ni à jouer un rôle quelconque parce qu'on les considérait comme une extension de l'impérialisme Yankee et qu'elles ne camouflent même pas le soutien qu'elles reçoivent du « State Department » lequel est le protecteur des intérêts financiers de Wall Street.

Pourtant les syndicats sud-américains ont besoin du soutien des travailleurs extérieurs. L'auteur espère cependant que les syndicats des Etats-Unis se dégageront de leur mentalité impérialiste en même temps que les syndicats sud-américains mettront de côté leur nationalisme aigu. Nous craignons que ce ne soit là de vaines espérances, car c'est mal comprendre le syndicalisme aux Etats-Unis et la psychologie des sud-américains. Les syndicats nord-américains ne peuvent pas ne pas se ressentir de l'ambiance du pays dans lequel ils sont intégrés: ils resteront dans « l'affairisme » capitaliste et garderont leur caractère paternaliste impérialisant. De leur côté, les syndicats sud-américains émanent de populations qui depuis des siècles ont trop souffert de l'impérialisme économique et qui, avec leur tempérament méfiant, se rebiffent contre toute autorité, se soumettant seulement lorsqu'ils y sont contraints par la force, pour accepter même un semblant de tutelle d'où qu'elle vienne,

Les syndicats nord-américains pas plus que les syndicats d'un pays quel-

conque d'Amérique latine ne réussiront à provoquer cette collaboration nécessaire à moins de trouver ailleurs un groupe qui équilibrera les forces en présence.

Un groupement comme la C.T.C.C. canadienne pourrait peut-être un jour être appelé à jouer ce rôle de catalyseur dans la formation d'une centrale ouvrière latino-américaine. Il possède d'abord de l'expérience dans l'organisation syndicale et les tractations avec les entreprises nord-américaines. En outre, ses chefs, de mentalité latine, sont plus susceptibles de comprendre le tempérament et les aspirations des travailleurs d'Amérique du Sud. Enfin et surtout à cause de la position internationale du pays où la C.T.C.C. exerce ses activités, celle-ci ne peut en aucune manière être soupçonnée de représenter des intérêts ou des visées impérialistes. Cette possibilité, évidemment, n'a pas été envisagée par l'auteur.

Malgré nos divergences d'opinions avec l'auteur sur bien des points et les restrictions que nous avons mentionnées, nous croyons que son ouvrage a beaucoup de mérite et qu'il doit être connu de tous ceux qu'intéresse le mouvement ouvrier en Amérique latine.

GÉRARD DION

DE CASTRO, JOSUÉ, « *Géopolitique de la faim* », un volume, 331 pages. Les Editions Ouvrières, Economie et Humanisme, 12 avenue Soeur-Rosalie, Paris (13^e) 1952. En vente au Canada aux Editions Ouvrières, 1019, rue St-Denis, Montréal, prix: \$3.75.

Habités à vivre dans un pays d'abondance, où la misère est généralement plutôt le fait d'une disproportion de niveau de vie entre certaines catégories de citoyens, nous sommes souvent portés soit à borner nos horizons aux frontières du Canada ou tout au plus à les étendre aux Etats-Unis, quand nous n'imaginons pas le reste du monde dans des conditions analogues aux nôtres. « *Géopolitique de la faim* » nous fait prendre un contact réel avec le reste de l'humanité et nous découvre la terrible situation dans laquelle se trouve la grande partie du genre humain par rapport à un problème aussi essentiel que celui de l'alimentation. Il est l'oeuvre d'un savant